

Mamma Rachel

de la Calabre à  
la Lorraine

Roman



Orazio Torino

# Mamma Rachel

*De la Calabre à la Lorraine*

© Orazio Torino, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6434-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**IN CORPORE MATRIS**

*Un seul être me manque...*

On pourrait penser qu'avec le temps et les vicissitudes de la vie les souvenirs s'estompent, que les êtres qui nous étaient chers finissent par disparaître dans les profondeurs de l'oubli. Eh bien ! non, Rachel est toujours présente en moi. Plus que jamais.

J'avais laissé ce roman de côté pendant dix ans, faute d'inspiration, ou d'envie. Ou les deux.

Depuis ce dimanche 7 mai 2023, date d'anniversaire de maman, au détour d'une surprenante rencontre, ma motivation est revenue. Oui, depuis qu'une personne animée de belles valeurs humaines est venue me parler alors que je ne la connaissais pas, je sens en permanence la présence de maman. En moi. Autour de moi.

Il était environ seize heures. Ce jour-là, un soleil méridional éblouissait d'une lueur intense le littoral sud finistérien.

J'étais assis depuis un bon moment déjà à la terrasse d'un café, plongé dans mes pensées, à savourer un thé vert au jasmin, mon préféré, lorsqu'une vieille femme bien plus âgée que moi, dont le teint hâlé de son visage trahissait une vie d'aventurière, s'approcha et me demanda si je connaissais bien la région. Je lui répondis que oui. Elle tenait un sac de voyage d'une main et de l'autre, un livre en format de poche.

Si surprenant que cela puisse paraître, mon regard, comme magnétisé, avait du mal à se détacher de cet ouvrage. Je lui proposai de boire un verre sans aucune arrière-pensée. Elle accepta aussitôt. À sa réponse aussi rapide qu'enjouée, j'avais eu le pressentiment qu'elle espérait mon invitation.

En s'asseyant, elle posa le roman sur la table, presque sous mon nez, page une de couverture face au ciel, ce qui me permit de lire le titre suivant : *Le livre de ma mère*.

Elle sentit mon intérêt pour ce roman. Elle m'en fit alors cadeau en me disant que sa lecture m'apporterait toute la lumière. Je fronçai les sourcils d'étonnement.

Malgré l'écart d'âge important qui nous séparait, nous avions beaucoup d'affinités. Notre conversation tournait autour de la nature, du Tibet où elle avait séjourné pendant une vingtaine d'années et de la photographie, sa grande passion. Elle éprouvait le besoin de parler comme si elle avait été sevrée pendant longtemps. Je buvais ses paroles avec délectation.

Au bout d'une heure, elle décida de s'en aller. Quand elle se leva, je lui demandai son prénom. En guise de réponse, elle me planta son regard dans le mien en arborant un sourire espiègle, presque enfantin, et me tourna le dos. Elle fit quelques pas. Soudain, elle s'arrêta, se retourna et me lança : « Maria ». Puis elle continua son chemin.

Cette femme que je n'ai plus revue portait le prénom de ma grand-mère maternelle.

Cette rencontre fut-elle le fruit du hasard ? Un lien entre cette mystérieuse étrangère et maman ? J'ai envie de le croire. J'avoue qu'il y avait quelque chose d'énigmatique en elle qui m'avait à la fois troublé et fasciné. Dans sa voix. Dans ses yeux. Dans son sourire, même.

Quoi qu'il en soit, depuis ce jour, Rachel se manifeste encore plus dans mes pensées, comme si elle voulait renaître en moi, son propre fils. Alors, je me dois de la faire revivre. Le temps d'un roman. De ce roman.

Avant de commencer sa lecture, tenez compte de ceci, chères lectrices, chers lecteurs, je me sers de ma mère, qu'elle me pardonne, et du concept de l'humour comme passerelles entre le Bien et le Mal, la Vie et la Mort. Et bien que chaque élément de couple soit indissociable de son antonyme, il importe de ne choisir que le bon versant de ces deux passerelles. Le Bien et la Vie.

Faites donc le Bien autour de vous, ce qui vous donnera une bonne et noble raison d'exister. Et apprenez à rire de tout, de vous, des autres. Ainsi, vous constaterez que la vie n'est pas si insupportable que cela et qu'il nous faut la préserver le plus longtemps possible.

Un illustre philosophe grec qui trouvait son bonheur dans les plaisirs naturels a dit : « Tant que nous existons, la mort n'est pas. Quand elle est là, nous ne sommes plus ».

Non, ce n'est pas Coluche mais il aurait pu. En effet, lui seul pouvait se permettre d'avancer ce genre d'affirmation aussi irréfutable qu'amusante car il avait le don de déclencher le rire rien qu'en soufflant sur une bougie.

Moi, si je l'avais ne serait-ce que pensée, on m'aurait pris pour une truffe.

Et puis Coluche n'était pas grec mais d'origine italienne comme moi. J'aimais beaucoup sa philosophie fondée sur la dérision. Il eût mérité d'être inhumé au Panthéon puisqu'il a gagné l'Éternité avec ses *Restos du Cœur*, pas avec ce genre de citation à deux balles.

L'un préférait nourrir le corps, l'autre l'esprit.

Enfin, n'est pas humoriste qui veut...

## **1ère partie**



# 1

*Nos douleurs sont une île déserte...*

Albert Cohen.

Cela fait dix-sept ans que ma mère est morte. Une éternité. Je dis bien *morte*, non pas *disparue*, ou *s'en est allée*. Oui, je dis simplement morte, du radical mort, ce mot de quatre lettres si terrifiant, si angoissant, qu'il me donne froid dans le dos à chacune de ses prononciations.

Ai-je peur de la mort ? Oui, bien sûr, une frousse terrible, même ! Je vous l'avoue sans hésiter, avec une franchise infantile. Cette mort implacable, inéluctable, destructrice, sans aucune pitié pour les plus vulnérables d'entre nous, me terrorise au plus haut point.

Et plus j'avance sur mon chemin de vie, plus j'en ai peur, plus j'en ai peur, plus je veux en parler afin de l'évacuer de mon subconscient, l'expulser le plus loin possible de mon intériorité. Pourtant, elle est toujours là, tapie au fond de mon être, en état de latence, prête à bondir sur moi à la moindre de mes faiblesses.

Me sentant encore jeune du haut de mes soixante-cinq ans, je ne devrais pas penser à la mort, plutôt me laisser guider par *Mère Nature*, notre indicatrice universelle. Le moment venu, c'est elle qui annoncera mon heure.

Oui, je devrais jouir pleinement de mon existence, sans l'obscurcir d'interrogations sur la mort car s'en soucier, c'est troubler sa vie, ne pas vivre en toute sérénité, s'emmurer dans un état de fragilité morale permanent. Je sais tout cela, oui je sais, mais je ne parviens pas à me libérer de son emprise.

L'idée de la mort grossit en moi en se gavant de mes anxiétés. Elle m'obsède, me torture l'esprit.

La majorité des hommes évite de prononcer son nom, occultant au fond d'eux-mêmes la seule chose dont ils sont absolument certains de l'existence.

Ils citent Dieu, les OVNI, l'Atlantide, les sept merveilles du monde avec une facilité et une conviction déconcertante mais dès qu'il s'agit d'évoquer la mort, leurs langues se lient. Dans leur inconscient, ils s'imaginent être immortels, que la mort ne concerne que les autres. J'aimerais penser comme eux.

Peu de temps après le décès de maman, je me suis lancé dans l'écriture de mon premier roman que j'ai construit autour de la mort, la décrivant sous quatre de ses formes. La mort naturelle, celle donnée par le crime, la mort accidentelle et enfin la mort par le suicide. Il existe une autre forme que je n'ai pas abordée dans mon livre, celle que l'on provoque par euthanasie.

L'euthanasie. Source de polémiques, ce procédé légal contestable et contesté suscite beaucoup de questionnements.

Nos autorités publiques préfèrent l'appeler « suicide médicalement assisté » ou « assistance médicalisée permettant de finir sa vie avec dignité ».

J'opte pour la version longue. C'est plus édulcoré, surtout moins choquant sans le mot « suicide ». Et tout aussi efficace.

Cette dernière apparence de la mort, nous pourrions la classer dans au moins deux des catégories que j'ai citées plus haut. Je vous laisse la liberté de choisir lesquelles, mon choix étant fait.

Sur le suicide et l'euthanasie, je n'ai pas envie d'épiloguer. Ni de juger. J'oserais juste avancer ceci : c'est à la mort de venir vers nous, pas à nous d'aller vers elle.

Alors, nous devons tout mettre en œuvre afin de l'empêcher de nous approcher de trop près. Par dignité, l'être humain doit combattre toute forme de destruction. En lui. Autour de lui.

Je m'attends que certains me disent : « Tu la joues facile, mec ! Tu ne dois pas savoir ce que c'est que la souffrance. Oui, dis-nous, quand tu souffres à ne plus vouloir continuer à vivre, tu fais quoi ? Réponds, petit crâneur ».

Ils ont raison, ces bougres. Je n'ai jamais connu la véritable souffrance.